

un moment plus tôt, avaient paré avec un soin religieux le dernier asile d'un parent ou d'un ami, imprimaient leurs pas sur la terre fraîchement amoncelée, que la piété filiale n'avait pas encore eu le courage d'enceindre d'une clôture, ou faisaient tomber, en passant, quelques couronnes de fleurs blanches, la plus légère des offrandes. Tant il est vrai que le cyprès même de la tombe n'est sacré que pour celui qui l'a planté! Cette profanation irréfléchie se renouvelle toutes les fois qu'une pompe solennelle accompagne un cercueil.

Au reste, il suffit de parcourir, au sein de ce séjour, le temps compris entre un lever du soleil et son coucher, pour connaître les extrêmes si opposés que renferme la capitale. De même que dans les forêts, au déclin de l'automne, il tombe à chaque instant des feuilles de tous les arbres, de même on enlève à Paris, chaque jour, des dépouilles mortelles de toutes les classes. Cette population d'un million d'âmes rejette continuellement hors de son sein quantité de ses propres débris; elle-même, en masse, ne cesse de s'avancer vers les trois enceintes privilégiées pour l'engloutir; au midi, vers le Mont-Parnasse; au nord, vers l'ancienne colline de Mars; et à l'est, vers les coteaux de Ménil-Montant; le temps n'imprime pas à son vaste balancier un seul mou-

vement qui ne la pousse tout entière vers ces trois directions... Eh! c'est sur les chemins qui conduisent à un tel but que retentissent, du matin au soir, les cris de l'allégresse populaire, le bruit d'une musique toujours animée, les chants et le fracas des noces de faubourg! Le corbillard et le carrosse de mariage sortent par les mêmes barrières, se rencontrent fréquemment, et quelquefois même les deux cortèges sont obligés de se mêler: rapprochement singulier des phases de l'existence!

Ces contrastes m'occupaient encore, et déjà je me trouvais au milieu de cette brillante division du cimetière où sont venues se grouper les grandes notabilités de l'empire, et que l'on pourrait appeler le *quartier des Maréchaux*. Tout à coup le roulement d'un tambour funèbre parvint jusqu'à moi; une décharge de mousqueterie se prolongea en échos répétés; je crus voir soudain les ombres illustres dont j'étais entouré tressaillir et s'élaner au-devant d'un frère d'armes en lui demandant le nom de son dernier champ de bataille; je m'avançai comme pour les suivre, et j'aperçus presque aussitôt le peloton de garde nationale qui venait de rendre les derniers honneurs militaires au cercueil d'un sergent de sa compagnie. Jamais les détonations d'armes à feu ne furent si fréquentes au cimetière

de l'Est; il n'est pas de jour que l'on n'enterre avec le même fracas quelque paisible citoyen.

Deux autres corbillards avaient franchi le seuil en même temps, et plusieurs suivirent à de courts intervalles.

Quoique à toutes les heures du jour les portes du cimetière du Père-Lachaise soient ouvertes, c'est le matin surtout que les convois se succèdent. Dans la nuit, à une heure constamment fatale, qui commence lorsque les étoiles ont franchi leur zénith, et déclinent vers l'occident, la mort a fait sa ronde, et planté çà et là ses drapeaux noirs sur diverses habitations; puis, dès que Paris est sorti du sommeil, et que de lourds chariots ont parcouru les rues pour les purger des immondices entassées sur la voie publique, des chars de deuil s'avancent par les mêmes routes pour débarrasser aussi les douze quartiers des corps exposés sur le seuil des maisons. La plus grande partie s'acheminent vers le cimetière de l'Est.

A chaque instant on voit le cocher funèbre en franchissant le seuil; jamais ému, d'une physionomie parfaitement uniforme, soit qu'il entre ou qu'il sorte, il tient machinalement les rênes; et sa figure, qui ne porte que l'empreinte de l'habitude, est tellement insignifiante qu'il n'a pas même l'air ennuyé; on en pourrait dire pres-

que autant de l'attelage. Des hôtes nombreux qu'il amène, l'un est suivi d'un long cortège dont la bienséance lui procure une dernière fois les hommages imposteurs, et sur un char parsemé de larmes d'argent, les seules que l'on voie bien souvent à ces riches convois, va prendre place, à droite, dans la Chaussée-d'Antin du Père-Lachaise. L'autre suit, à gauche, un chemin plus solitaire; ce dernier arrivant est venu seul, les vivants l'ont quitté aussitôt que la vie... Vainement je cherche derrière le corbillard son unique ami; le concierge a empêché le chien de franchir le seuil, et l'a contraint de s'éloigner; le fidèle animal témoigne sa douleur par ses hurlements, se retourne, s'arrête, revient, rôde autour des murs, erre dans la campagne, et, comme un être qui n'a plus d'ami, plus d'asyle sur la terre, ne sait où se diriger, ni sur qui reporter son attachement.

Cependant, son maître transporté dans une excavation où l'on descend par un grand nombre de degrés, prend bientôt place à côté de celui qui l'a précédé; là, sans distinction des sexes ni des âges, les corps sont mis par rangées, à peine séparés les uns des autres par un pied de distance. Cette *fosse commune* que la mort ne peut combler qu'à l'aide d'un temps assez long, est toujours béante; on ne la regarde pas sans

effroi. Agenouillée près du bord, une jeune fille vêtue de laine noire, la tête sur son sein, et les mains jointes, prie avec ferveur; la pauvre enfant a doublé ses veilles et en a épuisé le produit, avant de recourir pour sa mère à l'asyle de la Charité; elle prie, et d'un air consterné, se demande vers quel endroit elle peut adresser des regards confiants. Après elle, car je la contemplai jusqu'au moment où elle s'éloigna, je vis venir un homme d'une contenance assurée, mais le visage vivement ému, c'était un militaire; long-temps prisonnier loin de sa patrie, son absence avait contraint sa jeune épouse d'aller mourir sous le toit de la pitié; le malheureux regarde comme s'il la cherchait, comme s'il pouvait la voir... Il a des larmes à répandre, et ne sait quelle place en arroser! L'objet de sa tendresse est enfoui dans ce pêle-mêle de cadavres: nul sanglot ne s'est fait entendre lorsque la pelle du terrassier l'a rendue invisible, et nulle voix n'a béni sa dépouille... Il n'y a point de prêtre à l'enterrement des pauvres.

Je demandai au vieux soldat si notre dernière révolution était signalée au Père-Lachaise par quelques monuments; il me conduisit du côté de l'ancienne porte d'entrée, et me montra de loin les trois couleurs ondoyantes. J'approchai, le front découvert: un simple treillage d'osier, deux

rectangles parallèles avec une bordure de buis, un seul drapeau et deux croix de bois; sur l'une, ces mots: *A la mémoire de Pierre Robin, âgé de 67 ans, une des victimes du 28 juillet 1830. De profundis*; sur l'autre: *Ici repose une Victime inconnue du 28 juillet 1830. De profundis*. Combien ces mots me touchèrent! Victime inconnue, et elle dort dans un enclos fraternel! les mêmes soins honorent les deux tombes! Oh! sans doute, on les trouva morts loin de tous les autres, au détour de quelque rue; peut-être ne s'étaient-ils jamais vus auparavant; peut-être avaient-ils partagé ce qu'on se prêtait dans ces cruelles journées, de la poudre et des balles; le combat les rendit frères; ils tirèrent peut-être long-temps avant d'être aperçus, et peut-être au même instant le plomb royal les renversa tous deux! Honneur aux parents de l'un qui voulurent devenir ceux de l'autre; ce fut une pensée vertueuse et une œuvre patriotique que de ne pas les séparer. Et quelle était cette victime inconnue? peut-être un père que ses enfants attendirent en vain, un fils que son père chercha sans le trouver; combien il y en eut ainsi que leur famille ne devait point revoir!...

Mais, paix aux amis et aux ennemis dans cet asyle où ils reposent également, où l'illustre Ney et déjà plus de cent trente des juges qui le

condamnèrent, dormiraient du même sommeil si la famille de ce guerrier n'avait mis ses restes à l'abri des révolutions dans ses propres domaines; où les peuples les plus long-temps divisés de l'Europe ont des représentants; où des fils errants de toutes les nations ont trouvé une tombe hospitalière. Au milieu du groupe de nos grands capitaines et de nos grands orateurs, je ne peux lire sans une vive émotion, sur le marbre d'un patriote grec, une inscription écrite dans la langue d'Homère et avec ces mêmes caractères dont fut tracée, il y a deux mille deux cents ans, la plus sublime des épitaphes: « Pas-sant, va dire à Sparte que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » N'avez-vous point vu, comme moi, l'étranger reconnaître le nom d'un compatriote, s'arrêter pensif, et s'é-mouvoir à l'idée du voyageur surpris par un tré-pas inattendu, gisant loin du dernier séjour qu'il s'était peut-être préparé d'avance sur sa terre natale?

Ah! celui-là seul qui sommeille en ce lieu sur un sol étranger n'a point de part aux larmes, aux sanglots, aux milliers d'offrandes du lendemain de la Toussaint; c'est la fête des morts, c'est une fête publique. C'est dans ce jour qu'il faut voir aborder au Père-Lachaise une population de tous les âges et de tous les sexes; ici, une

famille presque complète; là, un orphelin tout seul; ailleurs, un frère et une sœur déjà sérieux avant l'époque de la raison, orphelins aussi et frères appuis l'un de l'autre dans un monde si rempli d'écueils. Il semble que, pendant toute l'année, la douleur s'amasse pour ce jour solennel; alors il n'est pas un coin retiré du cimetière qui ne devienne l'écho d'un gémissement; pas un endroit du sol où chaque personne agenouillée ne presse un être muet qui était venu avant elle rendre hommage à une poussière humaine dont la sienne a pris la place. La douleur et l'attendrissement planent sur ce grand espace, et montrent combien, en général, la nature a doué l'homme de bonté. A voir un tableau si mouvant, une multitude si pressée dans un tel lieu, on croirait que le juge suprême a dit la parole de Massillon: « *Morts, levez-vous;* » que les tombes se sont ouvertes pour rendre leurs dépôts à la lumière et à la vie.

Cet immense concours ne se renouvellerait pas de l'année, si la terre n'avait point à recevoir, à de longs intervalles, le dépôt sacré de ces hommes qui ont toute une nation pour famille, et, à leur départ de la vie, une population entière pour cortège: ainsi vinrent accompagnés Foy, Manuel, et Benjamin-Constant.

Au milieu de cette splendeur du trépas, c'est

vers ces trois tombeaux que se précipite d'abord la jeunesse ; dans Foy, Manuel et Benjamin Constant furent personnifiées l'éloquence de l'âme, l'éloquence de la raison, l'éloquence de l'esprit. Debout sur son vaste piédestal, le premier de ces orateurs semble attendre que tout se réveille autour de lui pour céder de nouveau à sa puissante inspiration. Ce sera, certes, un fait transmis à la postérité que celui de l'élan unanime de la France se chargeant du douaire de sa veuve et de la dot de ses fils. La nation acquitta cette dette par l'offrande de plus d'un million, mais elle n'étendit point sur le catafalque du soldat républicain le dernier manteau de la pairie héréditaire.

Comment le million de la reconnaissance a-t-il pu se convertir en obole pour Manuel... ? l'obole aurait manqué si le *pauvre chansonnier* n'eût fait la quête ; cependant

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui !

De simples pierres recouvrent ses restes et ceux de Benjamin Constant jusqu'au jour du Panthéon.

Sans l'éclat de ces trois renommées, notre époque ne laisserait point de vives traces au Père-Lachaise ; on s'y croirait encore dans le domaine de l'Empire, tant le faisceau de gloire formé par

la réunion des grands dignitaires de la couronne impériale sur une même éminence éclipsé toute autre splendeur ; tant la magnificence de leurs mausolées atteste la vérité de ce mot de Napoléon confirmé par le peuple et l'armée : « J'ai trop enrichi mes maréchaux. »

A gauche, sur le bord de la grande avenue montante qui entoure la partie de l'est du cimetière, on rencontre, assez loin du groupe principal, adossés à la terre et déjà dégradés, les tombeaux en marbre noir du maréchal Kellermann et de son épouse ; Kellermann ! voilà le nom qui rappelle Valmy, son cœur y repose ; Valmy rappelle Jemmapes. Ce furent deux victoires presque jumelles, des victoires du soldat-peuple, des républicains pieds-nus ! Qui aurait pensé qu'elles dussent devenir un jour les cariatides d'un nouveau trône ?

En continuant de monter, l'on admire bientôt la sépulture de la famille du prince d'Ekmuhl, puis celle de la famille du duc de Tarente et le mausolée de cet intrépide duc Decrès qui eut un singulier et déplorable destin ; ce fut de survivre à l'explosion de son vaisseau, le *Guillaume Tell*, avec lequel il avait sauté, et de mourir victime d'une mine placée dans son lit même, où un misérable qui le volait avait caché plusieurs livres de poudre, auxquelles il mit le feu ! Plus loin, la

place où fut la pierre qui porta cette inscription :

« CI GÎT LE MARÉCHAL NEY, DUC D'ELCHINGEN, PRINCE
« DE LA MOSCOWA, DÉCÉDÉ!... LE 7 DÉCEMBRE 1815. »

Presque à égale distance du doyen des maréchaux, du brave Serrurier, s'élèvent, majestueuses, les deux pyramides de marbre blanc qui recouvrent ses compagnons Suchet et Masséna. Peu de monuments sont aussi somptueux : la première, enrichie des plus belles sculptures et dont le principal ornement est le nom du duc d'Albaféra, avec des noms de batailles livrées dans toutes les contrées de l'Europe; l'autre, sur laquelle sont gravés ces titres éloquents : *Rivoli, Zurich, Gènes, Essling!*

Près de *l'Enfant chéri de la Victoire*, on cherche le maréchal Lefebvre; lui-même avait choisi sa place dans une visite au Père-Lachaise: « Souvenez-vous, avait-il dit, que si je meurs à Paris je veux être enterré là, près de Masséna. Nous vécûmes ensemble dans les camps, dans les combats; nos cendres doivent obtenir le même asyle... » Le catafalque est magnifique, deux Victoires ailées soutiennent une couronne sur sa tête, d'une parfaite ressemblance; un serpent, gage d'immortalité, s'enroule autour de son glaive; sur le fronton, le nom de

Lefebvre sans épithètes, et derrière, des trophées avec ces mots :

SOLDAT,	FLEURUS, AVANT-GARDE.
MARÉCHAL,	PASSAGE DU RHIN.
DUK DE DANTZIG,	ALTENKIRCHEN.
PAIR DE FRANCE,	DANTZIG.
	MONTMIRAIL.

Tel est le gage éclatant de la douleur d'une épouse qui crut pouvoir se passer désormais du plus brillant accessoire de la parure d'une femme, et y consacra le produit de ses diamants. Le monde s'est souvent occupé de saillies peu conformes à son langage, il sera bien de parler aussi dans le monde de ce dernier trait non moins étranger à ses habitudes.

Mais la foule s'arrête devant une tombe imposante en forme de chapelle, la cendre de *Cambacérés* y est renfermée; il y a dans ce nom, la mémoire de deux grandes époques; les titres à la reconnaissance de ses concitoyens ne lui manquent pas, mais le plus beau, sans doute, c'est que le *Code Napoléon* n'aurait pas été appelé à tort le *Code Cambacérés*. Près de ce mort illustre, j'en cherchais un autre qui en est éloigné, je rétrogradai, je franchis les deux routes circulaires, dont l'une règne au-dessus de l'autre, et un peu plus bas, dans un terrain où il

domine seul, je me trouvai en face d'un superbe mausolée; il n'est ni de marbre, ni de granit, ni de porphyre; on l'a fait d'une pierre grisâtre, convenable à l'aspect d'un monument funéraire; la carrière d'où elle fut tirée, je l'ignore, mais l'orgueil national de M. de Chabrol de Volvic pour les minéraux de France est connu, et ce monument sera la sépulture de sa famille. Au-dessus d'un caveau spacieux, dont l'ouverture n'est que le cintre d'un arceau, pose à dix pieds de terre un sarcophage, orné de figures en bas-relief, et recouvert d'un ciel soutenu par des colonnes. Dans ce sarcophage est recueillie la dépouille mortelle du beau-père de l'ancien préfet de Paris, de Lebrun l'architrésorier. Cambacérés et Lebrun! l'illusion du rapprochement de ces deux noms fit que j'en cherchais un autre encore; voilà, me disais-je, le second et le troisième consuls de la République Française: le premier consul, où repose-t-il!!.... L'univers le sait.

Quelles pages d'histoire mêlées dans ce cimetière! là, depuis vingt-cinq ans, nos révolutions viennent s'éteindre et rendent ce terrain brûlant; nulle part je ne saurais remuer des cendres bien refroidies. Déjà quinze mois se sont écoulés depuis l'embarquement de Cherbourg, et je lis dans

une inscription latine, gravée par les soins du corps municipal de Paris :

« AU CITOYEN, AYANT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE, PARCE QUE LE PREMIER IL FIT NAÎTRE PARMİ SES CONCITOYENS LE DESIR DE RÉTABLIR LA MONARCHIE LÉGITIME. »

C'est presque au fond de l'une des deux avenues qui traversent dans sa largeur le Père-Lachaise, bien loin de l'endroit où repose le maréchal Ney, qu'il faut chercher la tombe de M. Bellart où ces lignes sont écrites.

Pourquoi de l'autre côté de l'allée, sur la haute pierre monumentale du comte Desèze, le détail de ses emplois? Pour moi, je n'y laisserais que son nom et les tours du *Temple* qu'on y a sculptées. Rien de superflu, rien d'aride, surtout lorsqu'un mot, un rapprochement, une forme quelconque, expriment l'idée d'où le sentiment doit naître. J'aime ces deux mains de bronze qui se joignent entre deux tombeaux, et dont l'une appartient à une femme, puisqu'un bracelet, gracieux emblème de parure, entoure l'un des poignets. J'aime encore ces trois colonnes jointes par leur base et leur sommet, au centre de la demeure où le bon, le patriote Alexandre de Lameth attend ses frères.

C'est ainsi que dans les jours d'affluence, on s'approche en groupes nombreux des tombes remarquables, que l'on se redit l'histoire des hom-

mes célèbres que tous les chemins de la gloire, quelque divers qu'ils soient, ont conduits au même but.

J'ai parcouru la partie la plus opulente du Père-Lachaise, celle, ai-je dit, que l'on pourrait nommer le quartier des maréchaux ; mais ne m'arrêtai-je pas avec des sensations plus délicieuses au milieu de ces bosquets, dont le tombeau de Delille est devenu le centre, et que je me plairais à consacrer par la désignation de *corbeille des arts*. Le hasard seul n'a point groupé en cet endroit les tombes de Delille, Grétry, Bernardin de Saint-Pierre, Charles, madame Dufresnoy, madame Dugazon, mademoiselle Raucourt, Fourcroy, Haüy, Thouin, Breguet, Parny, Joseph Chénier, Bellangé, Brongniart (l'architecte même du Père-Lachaise), Mercier, Ginguéné, Gaveaux, Talma, Géricault, madame Blanchard, Berwick, Méhul, Persuis, Nicolo, et une foule d'autres. Certes le choix et la sympathie ont présidé à cet assemblage de noms, dont aucun ne passe devant l'esprit, sans toucher une fibre du cœur, ou sans émouvoir l'imagination. Il en est aussi d'épars dans d'autres parties du cimetière : l'amitié et la reconnaissance n'ont garde d'oublier Monge, l'abbé Sicard, madame Cottin, Béclard, Percy, Chaussier, Girodet, Picard, Désaugiers, et combien encore que je suis contraint d'omettre !

Cependant les nombreux adeptes d'une secte nouvelle me demandent la tombe de leur maître ; elle est là ; je ne m'en approche pas ; je crains de fouler un dieu !... Il y a témoignage de la foi saint-simonienne sur une tombe du Père-Lachaise : une femme, Marie Simon, est morte dans cette croyance ; heureuse si cette formule de la doctrine put lui dévoiler une vie future et la consoler du trépas : *Dieu est tout ce qui est... Tout est en lui, tout est par lui, rien n'est en dehors de lui !* Ses coreligionnaires, en la quittant, lui ont dit pour dernier mot : « ESPÉRANCE ! » et l'ont laissé gravé sur sa tombe.

Un charme touchant, que l'on goûte surtout auprès des tombes que ne recommande point un nom célèbre, c'est le charme des épitaphes. A mesure que les monuments deviennent plus somptueux, ces expansions de la douleur deviennent plus rares. La magnificence semble un hommage suffisant à la mémoire du défunt, et une épitaphe détournerait l'esprit de l'admiration du monument. Aussi n'en cherchai-je point d'expressive dans ce contour en forme de lyre, où la mode et la vanité attirent la plupart des constructions nouvelles ; rapprochons-nous du quartier des pauvres, de la fosse commune et des *concessions temporaires* ; les autres ont été faites